
3 1761 07966455 3

LE SIÈGE DE LA ROCHELLE,

DRAME HÉROÏQUE EN TROIS ACTES, ET A GRAND SPECTACLE;

Par BÉRAUD de la Rochelle,
Auteur de plusieurs pièces jouées sur différens théâtres de Paris.

Musique de LEBANC.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité, le 23 brumaire an 11.

A PARIS,
Se vend au théâtre de la Cité.

AN XI. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUITON, maire, capitaine et gouverneur.	*Villeneuve.*
DAUBONNEAU, échevin.	*Galimard.*
GUSTAVE, fils de Daubonneau, officier supérieur des troupes Rocheloises.	*D'Arcourt.*
GÉRARD, simple officier.	*Morizet.*
Mad. GUITON, femme du maire.	Mme *Normand.*
CÉLESTINE, recherchée en mariage par Gustave.	Mlle *Rivette.*
UNE ROCHELOISE.	Mme *D'Arcour.*
RICHELIEU, généralissime des troupes de France.	*Langlade.*
SCHOMBERG, général d'artillerie.	*Chevalier.*
BASSOMPIERRE, général d'infanterie.	*Pacard.*

Soldats Anglais.
Habitans de la Rochelle.
Rocheloises.
Soldats.
Un enfant.
Un courier.

} *personnages muets.*

Le scène se passe en 1628.

LE SIÈGE
DE
LA ROCHELLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la grand-chambre de la mairie ; au fond, et en face du public, un fauteuil sur une estrade, au-dessus, un dais rouge. Deux autres fauteuils de chaque côté de l'estrade. Des gradins des deux côtés des coulisses.

SCENE PREMIERE.

DAUBONNEAU, GUSTAVE.

DAUBONNEAU, *en entrant.*

Je vous le répète, mon fils, est-ce dans ces momens terribles, où notre ville est dévorée par la flamme, ou des milliers de ses habitans meurent tourmentés par la peste et la faim, que vous devez penser à Célestine? Retournez sur nos remparts; ranimés le courage du peu de guerriers qui nous restent, et prouvez aux assiégeans, qu'un jeune rochelois, vaut un vieux soldat de Richelieu.

GUSTAVE.

En me rendant digne de mon père, n'ai-je pas mérité l'estime du premier échevin de cette malheureuse cité ?

DAUBONNEAU.

Comme père, je me glorifie d'avoir un fils tel que vous, et comme magistrat, je rends justice à votre bravoure ; mais devez-vous parler de mariage, quand les foudres de la guerre nous enveloppent de toutes parts, et quand Célestine a le

cœur brisé par la perte d'un père chéri, de ce respectable échevin, qui, par ses lumières et sa probité, répondait à la confiance dont le peuple l'avait honoré.

GUSTAVE.

Que de larmes j'ai répandu sur la tombe de ce vertueux vieillard!

DAUBONNEAU.

Les miennes coulent encore... J'approuve, mon cher Gustave, votre inclination pour Célestine; elle réunit à la sensibilité, les attraits de la jeunesse et les grâces de l'esprit; mais ignorez-vous que Guiton a défendu toutes cérémonies publiques, et qu'il veut que nous ne soyons occupés qu'à repousser l'ennemi.

GUSTAVE.

Je sais qu'il est inflexible; mais quel cœur ne s'amollit pas à la voix de la raison et aux élans de la nature! Ah! s'il jetait un seul regard sur Célestine, il verrait à la pâleur de son visage, et à l'épuisement de ses forces, qu'elle touche au terme fatal...

DAUBONNEAU, *vivement.*

Quoi, Célestine aussi?

GUSTAVE.

Souvent, lorsque sa faiblesse cherchait un appui contre mon cœur, le soufle brûlant de ma bouche a retenu son ame prête à s'exhaler; et moi-même, si je n'étais ranimé par des liqueurs fortes, je la suivrais de près dans la nuit éternelle.

DAUBONNEAU.

C'est à Richelieu, que l'influence de Marie de Médicis, porta au conseil d'Etat, que nous devons toutes nos infortunes. Cet adroit politique éloigna bientôt les hommes en faveur, pour être lui-même seul, et le premier ministre. Son machiavelisme, et l'espoir de propager sa religion dans la Grande Bretagne, lui suggérèrent l'idée de marier Henriette de France au prince de Galles. Une telle alliance déplut aux protestans, parce qu'ils sentirent que le fameux traité de Montpellier, qui leur accordait le libre exercice de leur culte, deviendrait illusoire. En effet, le cabinet anglais pénétra

les desseins du ministre ; l'union qui existait entre les deux gouvernemens, s'évanouit, et Richelieu, pour se venger de ce que ses projets n'avaient pas eu le succès qu'il en attendait, nous accusa d'être rebelles à Dieu, traîtres à la patrie, et alluma dans toute la France les brandons de la guerre civile.

GUSTAVE.

L'Angleterre ne peut-elle plus nous donner de secours ?

DAUBONNEAU.

Notre plus ferme appui, le duc de Buckingan vient d'être assassiné à Porsmouth, au moment qu'il s'embarquait pour commander cent vingt voiles, tant de guerre que de transport, destinées à nous débloquer : c'est l'amiral Lindsey qui le remplace. Du côté de la terre, nous ne devons plus rien attendre, car depuis les Cévennes jusqu'aux pieds de nos murailles, flotte l'étendard du catholicisme.

GUSTAVE.

Richelieu triompherait !... Ah ! mon père, qu'est-ce donc que les traités et la parole de ceux qui gouvernent ?

DAUBONNEAU.

Rien pour l'ambitieux, tout.... pour l'homme de bien.

GUSTAVE.

Si les renforts qui nous sont promis, n'arrivent pas, mourons sur la brêche ; les siècles à venir décideront si nous méritons l'immortalité.

(Quelques mesures d'une musique déchirante.)

DAUBONNEAU.

Qu'entends-je ?

SCENE II.

DAUBONNEAU, GUSTAVE, GERARD.

GÉRARD.

Une jeune personne livrée au plus sombre désespoir, demande à être introduite dans la chambre de la mairie.

DAUBONNEAU.

Quelle est-elle ?

GÉRARD.

Je n'ai pu la reconnaître ; une épaisse chevelure couvre ses traits.

GUSTAVE, *à part.*

Une jeune personne !... quel pressentiment!

SCENE III

DAUBONNEAU, GUSTAVE, CELESTINE.

CÉLESTINE, *égarée, et avec force.*

Où est Gustave !... où est son père !...

GUSTAVE, *vivement.*

Célestine !

CELESTINE, *avec une joie étouffée, allant tomber dans les bras de Gustave.*

Les voici.... Mon cœur n'éprouva jamais une plus douce sensation !

GUSTAVE.

Adorable Célestine, vous vous occupiez de nous ?

CÉLESTINE.

En m'occupant de Gustave et de son père, n'est-ce pas diminuer mes peines !... Que j'ai souffert pour parvenir jusqu'à vous ?... Ah ! tant que j'existerai, j'aurai présente à ma mémoire, la scène affreuse qui vient de se passer sous mes yeux !... J'errais sur les remparts; je vous cherchais lorsqu'une femme jeune encore, et portant sur son front l'empreinte de la vertu, m'aborde avec le sourire de la bonté. Célestine, me dit-elle, vous ne me connaissez pas; mais j'ai beaucoup connu votre père, il m'a rendu d'importans services: la nature avant vous me mit sur la terre, avant vous, elle veut que je la quitte... Ce morceau de pain que vous voyez, est tout ce qui me reste des alimens que ma prévoyance avait amassés dès le commencement du siège : prenez-le, prenez-le, et je mourrai satisfaite, si j'ai conservé quelques heures de plus, les jours de la fille du plus charitable des hommes.

GUSTAVE.

Que de générosité !...

CÉLESTINE.

Quoique déchirée par le besoin, j'ai cependant encore assez de force pour repousser sa main : elle insiste, je refuse; enfin j'accepte.... A peine ai-je porté le bienfait à la bouche,

que la bienfaitrice disparaît ; je la cherche pour lui témoigner ma reconnaissance, et je l'atteins au moment qu'elle entre chez elle ; je la presse contre mon sein ; elle me repousse, jette un cri perçant, et soudain son humble toît ébranlé depuis long-tems par la bombe et le canon, croule sur elle, et nous sépare par un tourbillon de poussière, et par un horrible amas de pierres.

DAUBONNEAU.

O ciel !

GUSTAVE.

L'effroyable tableau !

CELESTINE.

Ce cri retentit encore dans le fond de mon ame... Ah ! si Guiton l'eût entendu, lui, qu'aucun danger n'épouvante, il n'eût pu s'empêcher de frémir et de répandre une larme !

DAUBONNEAU.

Sait-il que cette femme a péri si misérablement ?

CÉLESTINE.

Mon intention était de l'en instruire, lorsque traversant la place du château, je l'apperçois au milieu d'un peuple agité : je prête l'oreille, et, dans la confusion des voix, j'en distingue quelques-unes qui s'écrient : « Rendez, rendez la » ville ! » et d'autres : « Non, non, défendons nous jusqu'à » la dernière extrémité ! » Guiton gardait le plus grand sang-froid, et par ses gestes invitaient au silence. Dans ces entrefaites, des enfans percent la foule, et racontent que des maisons voisines de l'hôtel-de-ville sont la proie des flammes. Tout-à-coup, saisie d'effroi, et donnant à leurs phrases un sens tout différent, je me persuade que c'est l'hôtel-de-ville que le feu consume ; je cours, je franchis tous les obstacles, et je me trouve enfin parmi vos gardes qui s'opposent à mon passage.

GUSTAVE.

Daignez, mon père, daignez promettre à Gustave, à sa chère Célestine, que si nous échappons aux fléaux accumulés sur nos têtes, vous reserrerez des nœuds formés par l'amour et l'amitié.

DAUBONNEAU.

Eh qui refuserait son fils à la fille du vertueux Maulévrier!

(Gustave et Célestine se témoignent leur amour. Daubonneau les contemple, passe derrière eux, et les unit.)

Je promets de hâter cette cérémonie, qui, en imprimant sur les époux un caractère sacré, rend les unions plus durables et plus heureuses.

(Musique forte. Ils vont voir ce que c'est.)

SCENE IV.

DAUBONNEAU, GUSTAVE, CELESTINE, GUITON, Rochelois et Soldats *qui précèdent Guiton, en entrant des deux côtés et se plaçant sur le haut des gradins.*

GUITON, *sur son siége.*

Peuple, et vous soldats, dont le courage égale votre croyance dans la religion de vos pères, qui malgré les plus dures privations, vous défendez si noblement; vous qui voyez tranquillement le terme où il faut que nous arrivions tous; vous enfin, qui m'avez choisi pour votre maire, pour votre capitaine et votre gouverneur, pensez vous que je me laisse intimider par les cris de quelques hommes assez pusillanimes pour demander à se rendre! d'un seul regard, je pourrais les signaler, puisque je les ai démêlés dans la foule, je pourraismême d'un seul mot les faire repentir...

DAUBONNEAU, *vivement.*

Nommez-les, Guiton?

GUITON.

Non; ils ne sont qu'égarés, et j'espère qu'ils reviendront avec franchise, à ces principes qui, dans tous les tems, ont distingué les habitans de la Rochelle... Eh quoi, nous dont les premiers vœux, les premiers besoins, sont de reconnaître l'existence d'une divinité suprême, de recourir à sa puissance, de la remercier de ses bienfaits, nous souffririons qu'on nous traitât impunément de rebelles et de traître!... à suposer que quelques erreurs se soient glissées dans la doctrine de Calvin, dès lors que nous la suivons exactement, n'est-elle pas un garant de notre probité!... Ah! toutes les religions sont sœurs, et la tolérance fit toujours la fortune et la force des empires!

GUSTAVE, *portant ses regards autour de lui.*

Je lis dans tous les yeux que nos destins changeront bientôt de face.

GUITON.

Oui : nos destins changeront, et peut-être, en ce moment, Richelieu désespère-t-il de nous soumettre ; ce qui me le fait présumer, c'est que depuis une heure il a ralenti le feu de ses batteries. Nos forts, nos redoutes, mille ruses qu'invente l'art de la guerre, ont dû lui apprendre que ni les armes, ni les préjugés ne peuvent rien contre nous. Encore quelque s instans, et l'amiral Lindsey se fera un passage à travers les vaisseaux français et espagnols qui défendent la rade. Si cette dernière ressource nous échappe et que l'ennemi recommence le bombardement, combattons jusqu'à ce que nous soyons tous étendus sur la poussière... Jurons d'exterminer le premier qui parlera de se rendre.

(Le peuple et les soldats lèvent la main, pour prêter serment; mais madame Guiton qui entre précipitamment, les interrompt.)

SCENE V.

DAUBONNEAU, GUSTAVE, CELESTINE, GUITON, Rochelois, Soldats, Mad. GUITON, *suivie d'une foule de Rocheloises, qui se placent à la droite du spectateur. Celle qui marche immédiatement après Mad Guiton, s'assied sur le bout du gradin, qui forme le dernier banc. Elle porte dans ses bras un enfant couvert de son tablier.*

Mad. GUITON.

Que faites-vous, Rochelois ?

GUITON, *vivement, à part.*

Mon épouse !

Mad. GUITON.

Où vous entraîne un aveugle délire !... la peste et la famine qui vous désolent, la mort de vos parens, de vos amis les plus chers, l'embrâsement de la moité de la ville, les nombreux bataillons qui vous cernent de toutes parts, n'attestent-ils pas votre impuissance à soutenir le siège !

GUITON.

Que dites-vous, madame, et qui vous a donné le droit de venir ici nous tenir un pareil langage ?

Mad. GUITON.

L'humanité qui depuis trop long-tems est en deuil.

GUITON.

L'humanité !

Mad. GUITON, *avec force.*

Oui.

GUITON.

Elle doit se taire devant l'honneur.

Mad. GUITON.

L'honneur !... n'en avons nous pas assez acquis, depuis que nous résistons à l'ennemi ! si ceux qui m'entourent, ont constamment exposé leur vie, n'avons nous pas, nous femmes, en doublant leurs rangs sur les remparts, en secourant les blessés, en accoutumant nos bras à de pénibles travaux, partagé leur gloire, et leurs dangers ! je ne vous parlerai point ici de politique, ni d'actions d'état ; je ne sais plus qu'être mère et me renfermer dans les devoirs sacrés, que me prescrit ce titre ; mais faut-il pour un vain mot, sacrifier les restes, pour ainsi dire, inanimés de vingt mille combattans !

GUSTAVE.

Tout ce qu'on nous accorderait avec le libre exercice de notre culte, compenserait-il le sang qu'il a été versé !

Mad. GUITON.

Epargnez celui qui ne l'est pas. Prétendez vous former dans l'état, un autre état ! ah ! ne vous flattez pas, que la flotte anglaise, vous dégage et vous donne des vivres ! allez sur nos remparts, et vous la verrez, après une faible attaque, sillonner vers le port d'où elle est sortie.

DAUBONNEAU.

Accuseriez-vous de trahison le lord Lindsey ?

Mad. GUITON.

S'il ne nous trahit pas, sa lâcheté est impardonnable : oui, magistrats, après la réputation, que vous vous êtes faite, il est de votre sagesse, de ménager la vie des habitans de cette cité.

GUITON, *avec force.*

Ne cherchez point à les décourager.

Mad. GUITON, *avec éclat.*

Ceux que la peste n'a pas atteins, la famine, les tue.

GUITON.

I faudra bien, que nous en venions là, vous et moi, si nous ne sommes pas secourus.

Mad. GUITON.

Mais nous périrons tous.

GUITON.

Il suffit, qu'il en resse un, pour fermer les portes.

Mad. GUITON

Promène tes regards autour de cette enceinte, et vois les victimes de ta persévérence. Ces femmes, ces veuves, et ces filles te demandent, en cas qu'elles suivivent à la destruction de notre ville, qui leur tiendra lieu de pères, d'époux, et de frères.

GUITON.

Je gémis sur leur sort.

Mad. GUITON.

Puisque la nature parle encore à ton cœur, frémis donc du nouveau malheur qui vient de nous accabler. De deux enfants, que tu avais, l'un vient de mourir dans les tourmens les plus affreux; et voici celui qui te reste.

(Elle découvre vivement l'enfant, que porte la Rochcloise, et Guiton par un mouvement bien précipite, se cache la figure avec ses deux mains.)

Regarde le, regarde-le, te dis-je et tu verra la mort errer sur ses lèvres. (*Elle désigne tout le monde.*) Voilà... voilà ton ouvrage.

GUITON, *troublé.*

Sortez, sortez, madame.

Mad. GUITON.

Non : ce que le peuple n'a pu gagner sur toi, ton épouse veut l'obtenir.

GUITON.

Quand il s'agit de ma conscience et de ma religion, je ne connais ni épouse, ni enfans. Je n'ai accepté la charge de maire qu'à condition qu'il me serait permis d'enfoncer ce poignard dans le sein de celui qui parlerait de se rendre, et je consens qu'on en use de même envers moi si j'en fais la proposition.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, GÉRARD.

GÉRARD.

Magistrats, un hérault d'armes vient d'entrer par la porte de l'ouest; il a, dit-il, une lettre à remettre à Guiton, de la part de Richelieu.

GUITON.

Une lettre !

Mad. GUITON, *à part*, *vivement.*

Mes vœux seraient-ils exaucés !

GÉRARD.

Toutes les précautions ont été prises pour qu'il ne s'apperçut pas de notre position.

GUITON.

Amenez-le, Gérard... Que personne ne l'approche de trop près. (*Gérard sort.*) Si des paroles de paix nous sont offertes, et qu'un traité, bien cimenté, nous maintienne dans nos droits, j'irai moi-même ouvrir les portes de la ville; mais à d'autres conditions, fussé-je seul, je les défendrais. Il n'est point de milieu entre l'honneur et l'ignominie.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERARD, le Hérault d'armes.

(Le hérault d'armes arrive au milieu de quelques soldats conduits par Gérard. Il tire la lettre de son esthomac, et Gérard la donne à Guiton.)

GUITON, *lit.*

« A toi, Guiton, chef des révoltés. Je te sommes d'ouvrir, » sous deux heures, les portes de la Rochelle, pour y faire » entrer l'armée que je commande. A faute d'obéissance de » ta part, dans le délai qui t'est octroyé, les remparts seront » battus en brêche, l'assaut donné, et tous les soldats et habitans, sans distinction d'âge ni de sexe, passés au fil de » l'épée. »

(Tous ceux qui sont en scène, font spontanément un mouvement bien marqué d'horreur et d'effroi. Guiton également, par un mouvement fait signe à tout le monde de se contenir.)

» Si tu te soumets, aucun soldat, aucun Rochelois ne sera

» poursuivi ni inquiété pour fait de rébellion ; et je leur pro-
» mets, ainsi qu'à toi, pardon et sûreté de personnes et de
» biens. »

RICHELIEU.

Mad. GUITON, *à part.*

O comble de l'horreur !

GUITON, *descendant en scène.*

Au fil de l'épée ! .. Tant d'audace ne mérite que notre mépris... Hérault d'armes, vas dire à celui qui t'a commandé de venir que nous nous ensevelirons sous les ruines de nos murailles, plutôt que de transiger avec lui.

(Le hérault d'armes sort avec Gérard et les soldats.)

Mad. GUITON.

Que peut le faible contre le fort !

GUITON.

Il doit s'épargner la honte de se voir vaincu.

Mad. GUITON.

Partout les Protestans ont mis bas les armes.

GUITON, *avec fierté.*

Nous tenons encore les nôtres !

Mad. GUITON.

Pourquoi ne pas envoyer vers notre fier ennemi des hommes instruits et susceptibles de déjouer sa politique ? ils lui rappelleraient l'accueil qu'il reçut, il y a deux ans, dans nos murs, et la promesse qu'il fit de toujours nous portéger.

GUITON.

Ne sait-il pas ce que nous exigeons ?

Mad. GUITON.

N'importe : les hommes en se rapprochant, des ennemis qu'ils étaient, finisssent quelquefois par s'entendre pour le bien de leur pays.

GUITON.

Chez Richelieu, tout doit nous être suspect jusqu'à la pitié. Une fois parmi nous, il ne respecterait aucun traité, et nous serions les jouets de sa perfidie.

Mad. GUITON.

Ainsi donc, vous voulez que nous périssions tous.

GUITON.

Notre triomphe est dans la mort ; et les Rochelois pour

avoir été vaincus, n'en seront pas moins victorieux par leur attachement à la religion de leurs pères.

(Guiton sort, Daubonneau, et Gustave le suivent. Les soldats, le peuple et les femmes, excepté celle qui porte l'enfant, sortent par les portes latérales. Pendant ce temps-là, madame Guiton presse Célestine contre son sein.)

SCENE VIII.

Mad. GUITON, CELESTINE, LA ROCHELOISE.

Mad. GUITON, *montrant le ciel.*

O ma chère Célestine, nous nous refugierons dans cet asyle où le méchant ne peut opprimer la vertu : mais, que dis-je!... mon fils... Ah ! qu'en un pareil danger, le cœur d'une mère éprouve de tourmens !... Si je pouvais le préserver.... Oui... le ciel m'inspire.

CÉLESTINE.

Que prétendez-vous faire ?

Mad. GUITON.

Le porter au-delà de ces murs : j'y trouverai peut-être des ames compatissantes, et je reviendrai mourir à côté de Guiton.

CÉLESTINE.

Mais, madame, les soldats...

Mad. GUITON.

Je me nommerai... Par mes discours... je les séduirai, et les portes s'ouvriront devant moi.

CÉLESTINE.

Vous trouverez, sur votre passage, l'armée de Richelieu.

Mad. GUITON, *avec force.*

Plutôt être écrasée par la foudre que de tomber au pouvoi de ce suborneur.

CÉLESTINE, *vivement.*

Que dites-vous ?

Mad. GUITON.

Oh! vous êtes trop vertueuse, et trop jeune encore pou que je puisse vous raconter les outrages qu'il a voulu me faire. Donnez-moi mon fils... Silence... silence.

CÉLESTINE.

Comptez sur notre discrétion ; fasse le ciel que vous réussissiez.

Mad. GUITON.

Mes yeux veilleront autour de cet enfant, la tendresse maternelle sera mon guide, et le ciel fera le reste.

(Elle prend son fils dans ses bras, et en s'en allant par la droite du spectateur, fait signe à Célestine de garder le silence. Célestine, par ses gestes, le lui promet, et sort par la gauche avec la Rocheloise.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un camp ; au fond la mer. A la gauche du spectateur, le quarrier-général de Richelieu avec deux factionnaires. Au lever du rideau, deux vaisseaux de guerre français traversent de la gauche à la droite.

(Quelques coups de canon dans le lointain.)

SCENE PREMIÈRE.

BASSOMPIERRE, SCHOMBERG, les deux Factionnaires.

BASSOMPIERRE.

Eh bien, mon cher Schomberg, les nouvelles les plus heurenses se succèdent rapidement.

SCHOMBERG.

Oui : toute la France est soumise, et il ne nous reste plus de place importante que cette ville de la Rochelle : il faut en convenir, ses habitans sont braves.

BASSOMPIERRE.

Et bien à plaindre !

SCHOMBERG.

A plaindre !.... je ne vois pas cela.... pourquoi se sont-ils révoltés !

BASSOMPIERRE.

Richelieu, comme ministre, a été le premier à crier vengeance ; mais je suis persuadé, qu'il gémit en secret, de la sévértié qu'il a déployée contre eux.

SCHOMBERG.

Qui peut vous faire naître un pareil soupçon ?

BASSOMPIERRE.

Plusieurs fois, en raisonnant avec lui sur les moyens les plus promps de réduire la Rochelle, j'ai apperçu dans ses yeux, un trouble qui m'a paru singulier; ses idées n'avaient plus de suite, son cœur était oppressé; enfin, ce n'était plus ce fier Richelieu, qui fait trembler tous les ennemis de l'état, mais un homme agité...

SCHOMBERG, *vivement.*

Par l'amour, peut-être?

BASSOMPIERRE.

Je... le présume.

SCHOMBERG.

Les héros ont aussi leurs faiblesses, et qui sait, si dans le séjour qu'il fit, il y a deux ans, à la Rochelle, en allant visiter les ports de France, il ne se laissa pas séduire par quelque jeune beauté... les Rocheloises son charmantes, et Richelieu...

BASSOMPIERRE.

Est galant.

SCHOMBERG.

Il adore les femmes, et sans négliger les affaires publiques, il est toujours leur chevalier. *(deux coups de canon.)*

BASSOMPIIERRE.

Le voici.

SCENE II.

BASSOMPIERRE, SCHOMBERG, RICHELIEU, Factionnaires. *Les deux factionnaires présentent les armes. On entend dans le lointain plusieurs coups de canons.*

RICHELIEU.

Salut au brave Schomberg : à vous mon cher Bassompierre! vous entendez le canon, il annonce à toute la France, la défaite des réformés.

BASSOMPIERRE.

Et la gloire que vous vous êtes acquise.

RICHELIEU.

Elle appartient aussi aux officiers qui ont si vaillamment combattu.

BASSOMPIERRE.

C'est à vos profondes méditations, à vos plans sagement combinés, qu'ils doivent les lauriers qui ceignent leurs fronts.

SCHOMBERG.

Jamais l'armée ne fut si contente.

RICHELIEU.

La victoire est la bien-aimée du soldat français.

BASSOMPIERRE.

Tous les habitans des environs veulent se rendre dans le camp pour célébrer cette heureuse journée...

SCHOMBERG.

Et pour fèter notre généralissime.

RICHELIEU.

Il n'existera de vrai plaisir, de vrai bonheur pour moi, que lorsque j'aurai détruit les germes de la rébellion. Je ne puis vous exprimer combien il m'en a couté de faire répandre le sang des Rochelois, et combien je suis fâché du refus qu'ils ont fait d'obéir à ma sommation. Pourquoi les humains saisissent-ils toujours l'erreur, plutôt que de fixer le miroir de la vérité qui en réfléchit les dangers !

SCHEMBERG.

Vous les réduirez.

RICHELIEU.

Je l'espère, à moins que les nouvelles qui doivent m'arriver ce soir de Paris ne change mes dispositions.

BASSOMPIERRE.

Si vous attendiez encore quelques jours (pardon si je vous fais cetteobservation) vous auriez la Rochelle sans difficulté, car elle est tellement dépourvu de vivres, que des maisons y ont été vendus pour de vils animaux.

RICHELIEU.

Comment avez voussu qu'elle était dans une si grande détresse, puisque moi-même, avec des sommes considérables, je n'ai pu y avoir aucune intelligence.

SCHOMBERG.

Ce bruit, à ce qu'il paraît, a été répandu par quelque soldats, qui, après avoir été faits prisonniers, s'en sont sauvés à la nage.

RICHELIEU.

Je n'y crois crois pas. (*à Bassompierre.*) Dès que le soleil sera couché, vous ordonnerez aux deux plus anciens régimens de se présenter devant le bastion de l'Evangile, et, une heure après, ils feindront de vouloir l'escalader.

BASSOMPIERRE.

Vous serez obéi.

RICHELIEU.

Pendant ce tems-là, brave Schomberg, vous ferez bombarder le quartier qui donne sur la mer, et avec votre grosse artillerie, vous battrez en brèche les remparts de la porte du nord : c'est par là, qu'avec l'élite de l'armée, je veux entrer dans cette ville, qui, depuis plus de treize mois, est le réceptacle des ennemis de la France... Allez faire toutes vos dispositions... Si vous rencontrez ces bons habitans qui s'apprêtent à me rendre leurs hommages, dites-leur que je ne pourrai les accueillir que lorsque la Rochelle sera en ma puissance.

SCHOMBERG.

Vos ordres seront ponctuellement exécutés.

SCENE III.

RICHELIEU, BASSOMPIERRE.

RICHELIEU.

Plus j'approche de l'instant où il faut que j'emploie tout ce que la guerre a de plus affreux, plus je sens combien il est dur, et même cruel, de détruire son semblable. Ah ! si vous pouviez lire dans le fond de mon ame, vous verriez que Richelieu, loin d'être barbare, a la sensibilité en partage, et que la politique seule l'a contraint de marcher contre les Rochelois !

BASSOMPIERRE.

Pardonnez à ces infortunés.

RICHELIEU.

Si toute l'Europe n'avait pas les yeux fixés sur moi, je les ménagerais peut-être, peut-être même... mais, que dis-je... ma clémence serait payée par l'ingratitude ou par la froideur.

BASSOMPIERRE.

La froideur !...

RICHELIEU, *avec expression, en saisissant la main de Bassompierre.*

Oui, Bassompierre.

BASSOMPIERRE, *fixant Richelieu.*

Quel sentiment secret vous agite ?

RICHELIEU.

Ah ! ne m'interrogez pas ?

BASSOMPIERRE.

Votre cœur...

RICHELIEU.

Ne s'accorde point avec les honneurs, et le pouvoir dont le sort a disposé en ma faveur.

BASSOMPIERRE.

Ne suis-je plus votre ami ?

RICHELIEU.

Qui plus que vous a des droits à ma confiance ?

BASSOMPIERRE.

Pourquoi vous efforcer de cacher ce que vos regards et vos soupirs décèlent.

RICHELIEU, *après avoir fait signe aux deux factionnaires d'entrer dans le quartier général.*

Eh bien ! jugez-moi, et plaignez Richelieu... Le mariage de madame Henriette de France avec le prince de Galles, n'ayant pas favorisé mes projets, et l'Angleterre paraissant vouloir se déclarer pour les protestans français, je résolus de visiter tous nos ports, pour voir dans quelle situation ils étaient, et pour, en même tems, ordonner la construction d'une grande quantité de vaisseaux de guerre... J'arrive aux portes de la Rochelle ; des cris de joie précèdent mon entrée, et le même soir, les habitans me donnent une fête apprêtée par la franchise, et belle par sa simplicité. Mille femmes plus fraîches que la fleur printannière, modestement vêtues, et seulement parées de leurs attraits, en faisaient l'ornement. Ce n'étaient point des mortelles qui se livraient à la danse, c'étaient les grâces qui folâtraient. Fatigué des plaisirs bruyans de la cour, de ce clinquant qui éblouit les

yeux, sans toucher à l'ame, je fus tout-à-coup pénétré d'un sentiment que je ne saurais vous exprimer, et ma raison bientôt s'égara.

Dans mon ravissement, je ne savais à laquelle donner la préférence, lorsqu'une d'elles, que je n'avais pas encore apperçus, se présente devant moi, et m'adresse, au nom de ses concitoyens, les paroles les plus flatteuses. Sa voix enchanteresse, la candeur qui brillait sur son visage, son maintien noble et décent, firent de moi son esclave, et l'aimer, le lui dire, fut l'ouvrage d'un moment.

BASSOMPIERRE, *finement.*

Quel ascendant les femmes ont sur nous ?

RICHELIEU.

Ah! elles en ont sur nos idées, sur nos passions, et sur tout notre être : ne songeant plus que j'étais ministre, mais sentant que j'étais homme, je lui offris avec un cœur tout de feu, la fortune la plus brillante ; je lui fis entrevoir q elle était protestante, je protégerais son culte, et que je comblerais de bienfaits sa famille et tous ceux qui l'intéresseraient.

BASSOMPIERRE.

Que vous répondit-elle ?

RICHELIEU.

Elle rougit, baissa les yeux et se tut... Dans cet instant, je l'avoue, je crus avoir triomphé d'elle ; mais quel fut mon étonnement, quelle fut ma douleur, lorsqu'elle me dit qu'elle était la femme d'un riche commerçant, et qu'une couronne ne lui ferait pas oublier ce qu'elle se devait à elle-même ni à l'époux qu'elle chérissait... Obligé de partir, j'emportai dans mon cœur son image, et depuis ce tems, tout ce que l'adresse et la séduction peuvent imaginer, a échoué devant elle.

BASSOMPIERRE.

Que de vertu ?

RICHELIEU.

Humilié de ses refus, l'indignation, l'espoir de la vengeance... Enfin, si j'ai levé une armée formidable, c'est au-

tant par le desir de fléchir cette dédaigneuse beauté, que par l'envie de faire embrasser à la Rochelle, la religion de l'Etat.

BASSOMPIERRE, *finement.*

Puis-je vous demander comment s'appelle cette divinité ?

RICHELIEU.

Vous me blâmeriez... vous... me mépriseriez peut-être, si je vous la nommais.

BASSOMPIERRE, *finement.*

Moi, général ! l'estime... le respect...

RICHELIEU.

Eh bien ! sachez que cette femme adorable est celle du chef des protestans.

BASSOMPIERRE, *vivement.*

De Guiton !

RICHELIEU.

De Guiton.

BASSOMPIERRE.

En effet, on la dit belle et intéressante.

RICHELIEU, *avec chaleur.*

Tout ce que l'art, tout ce qu'une imagination enflammée jeterait sur la toile, ou ferait naître sous le ciseau, ne pourrait effacer tant d'appas, et dussé-je perdre ma faveur, ma fortune, la vie même...

SCENE IV.

RICHELIEU, BASSOMPIERRE, Mad. GUITON, SOLDATS *tenant au milieu d'eux, ou portant le fils de madame Guiton.*

Mad. GUITTON, *avec force dans les coulisses.*

Soldats où me conduisez-vous ?

RICHELIEU, *vivement.*

Quel bruit frappe mon oreille ?

Mad. GUITON, *parlant aux soldats, en entrant, avec force.*

Rendez, rendez-moi mon fils ?

RICHELIEU, *vivement.*

Dieux ! quels traits !

Mad. GUITON, *vivement.*

Richelieu !

RICHELIEU, *à part*, *vivement.*

C'est elle ? (*troublé.*) Par quel évènement, madame, êtes-vous tombée entre les mains de ces soldats ?

Mad. GUITON, *avec force.*

Ah ! si j'avais autant de force que de courage, jamais il ne m'eussent conduit devant le persécuteur de mon pays.

RICHELIEU.

Calmez-vous, madame. Les ennemis des Rochelois ne sont pas les vôtres. La beauté, quelque soit son origine, ne saurait en avoir : un seul de ses regards les désarmerait... Reprenez votre fils.

Mad. GUITON, *pousse un soupir de joie, court chercher son fils, et vient reprendre sa place.*

Veille, grand Dieu, sur ce faible roseau ! (*Les soldats sortent.*)

SCENE V.

RICHELIEU, BASSOMPIERRE, Mad. GUITON, L'ENFANT.

RICHELIEU.

Daignez me dire quelle circonstance me procure le bonheur de vous voir.

Mad. GUITON, *avec fierté, en mettant la main sur son cœur.*

C'est mon secret ; il est là... et n'en sortira jamais.

RICHELIEU.

Eh ! qu'avez-vous à craindre ?

Mad. GUITON, *avec hauteur.*

Tout. . . . d'un homme tel que vous ; et la seule grace que j'aye à vous demander c'est de respecter ma pénible situation, et de me traiter comme un ennemi malheureux et vaincu.

RICHELIEU.

Depuis le jour où la fortune et l'amour lui offrirent vos attraits, Richelieu a cessé d'être lui-même. Vous ne pouvez douter de ses sentimens, puisque souvent il vous a fait proposer de partager avec lui des trésors qui suffiraient pour soutenir un empire.

Mad. GUITON.

J'ai rougi mille fois de vos honteux desseins... La vertu chancelle quelquefois devant les hommes puissans; mais quand le cœur est bien placé jamais le vice n'y pénètre.

RICHELIEU.

Eh quoi ! tant de persévérance ne peut vous fléchir ?

Mad. GUITON.

Ah ! je ne souffre que trop d'être en présence du tyran de la Rochelle !

RICHELIEU.

Un mot, un seul mot, et ses malheurs seront finis.

Mad. GUITON.

Je rachetterais par l'ignominie un bonheur, une tranquillité qui n'auraient jamais dus être troublés !... A quoi tient donc le sort des cités, puisqu'une femme, par un attachement inviolable à ses devoirs, peut en causer la ruine ! n'est-ce pas assez de nous opprimer pour nos opinions religieuses ?

RICHELIEU, *avec feu.*

Rendez-vous à l'homme le plus passionné..... Eh ! qui le saura ?

Mad. GUITON, *vivement, en portant la main sur son cœur.*

Moi !

RICHELIEU.

Les Rochelois deviendront mes amis; ils obtiendront ce que je n'oserais accorder à un autre peuple; les coffres de l'Etat s'ouvriront pour vous, et par vos largesses, vous réparerez les pertes qu'ils ont éprouvés.

Mad. GUITON.

Ils sont trop fiers pour regretter des biens qu'il ont perdus en défendant la plus belle cause... Eh ! qu'est-ce que la fortune quand elle est le fruit de l'opprobre ! . . . Connaissez mieux les Rochelois, et n'outragez pas celle qui parmi eux...

RICHELIEU.

Je sais combien ils vous honorent; mais que peuvent-ils faire ?... la famine...

Mad. GUITON, *avec fierté.*

Nous ne manquons pas de vivres.

RICHELIEU.

Vos soldats...

Mad. GUITON.

Ceux qui nous restent ont hérité du courage de ceux qui ont vécu.

RICHELIEU.

Réfléchissez et songez que de vous dépend le sort d'une ville qui, depuis trop long-tems, prend la défense de l'erreur, et dont les habitans ont toujours été unis par de faux principes.

Mad. GUITON.

Par de faux principes !.... Le dieu des catholiques n'est-il pas celui des protestans ?

RICHELIEU.

Le mien ferme le ciel à ceux qui ne le reconnaissent pas dans toute sa grandeur.

Mad. GUITON.

Le mien chérit tous les peuples, punit le crime, et récompense la vertu.

RICHELIEU, *vivement.*

La probité...

Mad. GUITON, *vivement.*

Est la religion universelle.

RICHELIEU, *vivement.*

Les mœurs...

Mad. GUITON, *vivement.*

Sont de tous les Etats policés ; et vous-même devriez en donner l'exemple.

RICHELLIEU, *avec colère.*

C'en est trop !

BASSOMPIERRE, *à Richelieu.*

Pardonnez à son trouble.

Mad. GUITON, *vivement.*

Au nom du ciel, de ce dieu que vous servez, que nous aimons, et devant lequel tous les hommes sont les mêmes, daignez, daignez nous traiter avec moins de rigueur... Les vertus sont si faciles aux cœurs bien nés !... Quels éloges, quels prix seront dignes de vous, si vous nous laissez reprendre le

cours de nos félicités ; vous serez notre père, et la France ne vous en devra pas moins son repos et sa gloire.

RICHELIEU, *qui a paru attendri, troublée, reprend sa colère.*

N'attendez rien de moi... (*vivement.*) Je voulais élever Guiton à des emplois honorables, prendre sous ma potection les religionnaires ; mais puisque vous ajoutez à vos refus l'insulte et le mépris, je vais me livrer à tout ce que la haîne et la fureur sont capables d'inspirer, et je ne serai satisfait que lorsque je verrai la charrue sillonner la terre sur laquelle les siècles ont élevé la Rochelle.

Mad. GUITON, *avec force et fierté.*

Ses remparts ne sont pas encore détruits !

RICHELIEU.

J'y porterai le fer et le feu, et vous-même, fussiez-vous au milieu des flammes, j'irais vous en arracher !

Mad. GUITON.

Tous les efforts humains seraient impuissans !

RICHELIEU.

Perfide !

Mad. GUITON, *avec fierté et ironie.*

Un français, un chef d'armée qui devrait accueillir le malheur, peut-il s'avilir jusqu'à outrager une femme qui n'a pour toute défense que l'amour qu'elle porte à son époux, à sa famille, et à ses concitoyens !

RICHELIEU, *avec force.*

Soldats !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SOSDATS.

RICHELIEU, *aux soldats.*

Saisissez cet enfant ; il me répondra de la soumission des Rochelois.

Mad. GUITON, *aux soldats.*

N'avancez pas ! (*avec force.*) Vous ne me séparerez pas de lui !

RICHELIEU.

Conduisez cette femme à Guiton.... elle a voulu le trahir.

Mad. GUITON, *avec force.*

Vil imposteur! ton espoir sera déçu.... Guiton apprendra que je ne suis sortie de la Rochelle que pour soustraire son fils aux funestes effets de ta férocité.

(Richelieu furieux ordonne aux soldats de se saisir de l'enfant. Les soldats s'approchent, madame Guiton couvre son fils de son corps, repousse les soldats, mais, épuisée de fatigue, elle tombe sur ses genoux. Un soldat s'empare de l'enfant, madame Guiton se traîne sur ses genoux, en criant. *Mon fils* !... *mon fils* !... et elle reste étendue sur la terre. Richelieu rentre dans lequartier général, avec le soldat qui porte l'enfant. Les autres soldats restent en scène.)

Mad. GUITON.

O Providence! pourquoi souffres-tu tant d'iniquités !

SCENE VII.

BASSOMPIERRE, Mad. GUITON, Soldats.

BASSOMPIERE, *avec bonté.*

Madame, reprenez vos sens... (*aux soldats.*) Je me charge d'exécuter les ordres du généralissime.... allez. (*les soldats sortent.*)

Mad GUITON, *se relevant lentement, soutenue par Bassompierre.*

Est-il sur la terre un être plus à plaindre que moi !

BASSOMPIERRE.

Ne perdez point courage.

Mad. GUITON, *égarée.*

Perdre courage !... qui.... moi !.... Mettez la main sur ce cœur... sentez-vous comme il est agité... c'est de fureur!

BASSOMPIERRE.

Votre fils, madame...

Mad. GUITON, *toujours égarée.*

Mon fils !... j'aime mieux qu'il périsse avec moi.

BASSOMPIERRE.

Ni vous, ni lui périrez.

Mad. GUITON, *revenant à elle.*

Quel langage !... Vous, l'ami de Richelieu, vous connaissez la pitié !...

BASSOMPIERRE.

L'obéissance, madame, est le premier devoir d'un militaire ; mais croyez, que je gémis sur vos infortunes, et sur les malheurs qui désolent votre ville.

Mad. GUITON, *vivement avec sensibilité.*

Tous les hommes ne sont donc pas méchans !

BASSOMPIERRE.

Je commande l'infanterie, les soldats me regardent plutôt comme leur père, que comme leurs supérieurs, eh bien, je ferai courir de rangs en rangs votre nom, vos traits, vos vertus, et à ce signalement, si nous donnons l'assaut, vos jours seront respectés. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que Guiton soit épargné... (*mystérieusement.*) Rendez vous ce soir, à l'approche de la nuit, sur les remparts, à la gauche de la porte du nord, et là... mais je ne puis vous en dire davantage, on pourrait me surprendre avec vous. Adieu, madame, ayez de la prudence, et rentrez seule à la Rochelle.

Mad. GUITON.

Ne vous exposez pas pour moi.

BASSOMPIERRE.

Je ne calcule point le danger, quand il s'agit de faire une bonne action.

Mad. GUITON, *vivement.*

Quelle reconnaissance pourra jamais...

BASSOMPIERRE.

L'honnête homme n'en peut exiger, quand il n'a fait que remplir le vœu de la nature !... adieu, madame.

(Madame Guiton supplie Bassompierre de lui être favorable. Il lui dit d'être tranquille, mais qu'elle doit s'éloigner promptement. Ils se séparent.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente des arbres de chaque côté. au fond et à la droite du spectateur, une porte de ville. Un rempart conduisant jusqu'aux coulisses de gauche, et près de ces mêmes coulisses, une brêche au rempart gardée par une pièce de canon; plusieurs canonniers endormis près de la pièce; un seul veille. Soldats couchés sur le rempart.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, on voit des Rochelois, et des soldats anglais, traverser le theâtre; de la gauche du spectateur, à la droite, les uns traînant des pièces de canon, et les autres portant, sur des civières, des barils de poudre et des boulets.)

SCENE II.

Mad. GUITON, *arrivant précipitamment par la gauche du spectateur.*

Il est donc vrai, Richelieu, tu l'amportes! si le ciel servait mon ressentiment et ma haine, tous les maux qui nous affligent, retomberaient sur ta tête coupable... mais que dis-je!... moi-même, n'ai-je pas tout à craindre de Guiton, s'il apprend... ah! il ne voudrait rien entendre; et en croyant punir le crime, il frapperait l'innocence!

SCENE III.

Mad. GUITON, CÉLESTINE, *arrivant par la droite.*

CÉLESTINE.

Vous voilà, madame, que d'inquiétudes vous m'avez causées!... ne vous a-t-on pas vu rentrer dans la ville?

Mad. GUITON.

Je ne le présume pas.

CÉLESTINE, *vivement.*

Vos traits sont altérés... la plus profonde douleur...

Mad. GUITON.

Plaignez-moi.

CÉLESTINE, *vivement.*

Que vous est-il arrivé ?

Mad. GUITON.

Le coup le plus affreux.

CÉLESTINE.

Ne cachez rien à Célestine : elle vous aime.

Mad. GUITON, *avec sensibilité.*

Vous m'aimez !

CÉLESTINE.

Comme j'aimais ma mère.

Mad. GUITON.

Eh bien, sachez qu'au moment où j'allais implorer pour mon fils la pitié de quelque villageois, des soldats ennemis m'ont arrêtée, et m'ont conduit devant Richelieu.

CÉLESTINE.

O ciel !

Mad. GUITON.

Je ne vous retracerai point les criminelles propositions que m'a faites ce ministre; la pudeur me ferme la bouche; mais, piqué de mes refus...

CÉLESTINE, *vivement.*

Achevez...

Mad. GUITON.

Il a gardé mon fils auprès de lui; et sans un mortel, ou plutôt un dieu, qui s'est intéressé à mon sort, j'eusse été amenée par ses soldats.

CÉLESTINE, *vivement.*

Ici même ?

Mad. GUITON.

A Guiton.

CÉLESTINE.

Que d'évènement !

Mad. GUITON.

Ce soir, à l'approche de la nuit, trouvez-vous, m'a dit ce mortel généreux, sur les remparts, à la gauche de la

porte du nord, et là... il ne s'est pas expliqué davantage... Ah ! Célestine ! que de pareils hommes sont rares, la nature ne les jette que de loin en loin sur la terre... Guiton, m'a-t-il demandé ?

CÉLESTINE.

Non, madame : dans ce moment, il visite les portes de la ville, fait réparer celles qui ont été endommagés, et console les infortunés qui, sur son passage, rendent les derniers soupirs.

Mad. GUITON.

Et les mécontens ?

CÉLESTINE.

Leur nombre augmente.

Mad. GUITON.

Les jours de mon époux courraient-ils quelque danger ?

CÉLESTINE.

Eh, qui oserait attenter à ses jours !... les épouses, et les mères se sont furtivement introduites dans le temple, et y invoquent l'éternel, afin, qu'en fléchissant Guiton, vous parveniez à dissiper une si longue et si horrible tempête.

Mad. GUITON.

Vain espoir ! l'heure fatale arrive où il faut que nous rendions tous compte de nos actions... On vient vers ces lieux.. Si c'était Guiton... Ah ! je n'ose paraître devant lui.

CÉLESTINE.

Suivez-moi derrière ces arbres, vous entendrez ce qu'il dira. (*Elles entrent sous les arbres, à la gauche du spectaeur.*)

SCENE IV.

GUITON, DAUBONNEAU, GUSTAVE, Mad. GUITON, et CÉLESTINE *en dehors.*

GUITON.

Je n'ai qu'à me louer, messieurs, des bonnes dispositions dans lesquelles j'ai trouvé les habitans, et les soldats qui ont encore assez de force pour porter les armes. Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup de mécontens ; mais peu m'importe qu'ils se plaignent, pourvu qu'ils obéissent. La religion veillera sur les crimes secrets, moi, je veillerai sur les crimes publics.

GUSTAVE.

Si j'en crois à ma faible expérience, l'ennemi par un mouvement qu'il vient de faire, semble vouloir former une entière circonvallation.

GUITON.

Vous devez bien penser qu'il ne tardera pas à recommencer le bombardement, et que cette nuit sera plus terrible que les précédentes. Vous commanderez cette porte, mon cher Gustave, elle est encore en bon état, et dire que vous êtes brave, c'est assurer d'avance qu'elle est imprenable.

GUSTAVE.

Quel parti prendrons nous si nous sommes attaqués sur tous les points ?

GUITON.

Nous volerons où le danger sera le plus imminent, et si pour empêcher que la ville ne tombe au pouvoir de l'ennemi, il faut mettre à une brèche ma personne, ma famille et mon bien, je n'hésiterai pas à le faire. C'est vous Daubonneau qui me remplacerez, si je suis atteint d'un coup mortel ; je vous recommande ma femme et mon fils, et j'espère que l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, les dédommagera de la perte qu'ils auront faite.

DAUBONNEAU.

Quel sinistres pressentiment !... dans la paix, la mort est une cause de la nature, dans la guerre, elle n'est qu'un effet du hazard ; pourquoi voudriez-vous qu'elle vous frappa plutôt qu'un autre !

GUSTAVE.

N'exposez pas des jours qui nous sont si précieux.

GUITON.

Jecrains moins de mourir, que de mal faire.

SCENE V.

GUITON, DAUBONNEAU, GUSTAVE, Mad. GUITON et CÉLESTINE *dans les arbres*, GERARD.

GÉRARD, *arrivant par la droite du spectateur.*

Capitaine, le plus grand mécontentement, vient tout-à-

coup de se manifester sur les places publiques. (*mad. Guiton paraît et écoute.*) Quelques soldats, pour faire exécuter leur rébellion, répandent, que votre épouse n'est plus dans la ville.

Mad. GUITON, *vivement à part.*

Je suis trahit !

GUITON.

Mon épouse n'est plus dans la ville !... qu'elle preuve en ont-ils ?

GÉRARD.

Ils disent l'avoir apperçu ce matin hors des murs, tenant son fils dans ses bras.

DAUBONNEAU.

Cela est impossible.

GÉRARD.

Ils demandent que ceux qui lui ont donné un libre passage, soient recherchés et punis.

GUITON.

Mon épouse est incapable du crime qu'on lui suppose. . . faites arrêter les agitateurs.

Mad. GUITON, *s'avançant précipitamment. Célestine va prendre la gauche du spectateur près l'avant-scène.*

Demeurez !

GÉRARD, *à part, avec la plus grande surprise.*

Dieux !

GUITON, *surpris.*

C'est vous... madame !

Mad. GUITON.

(*A part*) Sauvons mes accusateurs. (*haut.*) Eh ! qu'a donc ma présence qui doive vous étonner !... vous restez... interdit !

GUITON.

Est-il vrai... madame...

Mad. GUITON, *vivement.*

Je sais ce qu'on m'impute.

GUITON.

Eh bien, disculpez-vous.

Mad. GUITON.

Loin de sévir contre ces soldats, vous devez leur savoir gré de leur zèle.

GUITON.

Eh quoi, vous convenez...

Mad. GUITON, *feignant.*

Oui, je conviens... qu'ils ont commis une erreur, et qu'il leur a été facile de se tromper, en voyant dans la plaine une femme vêtue comme moi, et portant un enfant dans ses bras.

GUITON, *vivement*

Où est le vôtre, madame ?

Mad. GUITON, *vivement et troublée.*

Le mien !

GUITON, *vivement.*

Qu'en avez vous fait ?

Mad. GUITON, *feignant.*

Guiton est père, et il me fait une semblable question !

GUITON, *vivement.*

Répondez. (*On entend au-delà des remparts un cri étouffé et prolongé. Mad. Guiton fait un mouvement d'effroi, qu'elle s'efforce de ne pas faire appercevoir.*) Un cri plaintif vient de frapper mon oreille ! De quel côté part-il ?

GÉRARD, *montrant le rempart de droite.*

De celui-ci, je crois.

GUITON.

C'est sans doute quelque malheureux qui, pour terminer sa triste carrière, se sera précipité dans le fossé... Voyons s'il est possible de lui porter quelque secours. (*Guiton, Gustave et Gérard montent sur le rempart de droite et le suivent en entrant dans les coulisses.*)

SCENE VI.

DAUBONNEAU, Mad. GUITON, CÉLESTINE, BASSOMPIERRE, *en dehors, avec l'enfant.*

(Madame Guiton regarde avec inquiétude du côté de la brèche. Elle apperçoit Bassompierre qui lui montre son enfant. La joie s'empare de tout son être, et elle dit à Daubonneau.)

Je suis coupable, ne me perdez pas, je vous instruirai de tout.

(Elle s'approche du canonier qui veille près de la pièce de canon et lui fait voir son fils. Le canonier veut mettre le feu pour donner l'allarme ; mais madame Guiton se jette sur la lumière , et Daubonneau retient le bras du canonier , Bassompierre fait passer l'enfant par la brèche ; madame Guiton le prend dans ses bras , et vient sur l'avant-scène, où, en fléchissant le genoux , elle remercie le ciel. Sitôt que l'enfant est passé , Bassompierre se retire. Pendant cette action , Célestine qui est restée en scène , exprime crainte et joie , et se cache même la figure dans ses deux mains, quand le canonier veut faire feu.

SCENE VII.

DAUBONNEAU , Mad. GUITON , CÉLESTINE , GUITON , GUSTAVE , GERARD , l'Enfant.

GUITON.

Quoique le jour répande encore quelque clarté , je n'ai rien apperçu.

GÉRARD.

Ni moi non plus , capitaine.

GUITON, *appercevant l'enfant.*

Que vois-je !

Mad. GUITON, *à Guiton , en feignant.*

Me soupçonneriez-vous encore , et penseriez-vous qu'une mère puisse abandonner son fils.

GUITON, *satisfait et regardant tous ceux qui sont en scène.*

Non.... madame. (*à Gérard , Daubonneau et Gustave.*) Veuillez , messieurs , retourner sur vos pas et assurer aux mécontens qu'ils ont été induits en erreur.... je vous rejoindrai bientôt. (*Gérard , Daubonneau et Gustave sortent par la gauche , et Guiton par la droite, en fixant sa femme.*)

SCENE VIII

Mad. GUITON , CÉLESTINE , L'ENFANT.

Mad. GUITON.

Je ne saurais vous exprimer combien j'ai souffert !... à peine mes genoux peuvent-ils me supporter... c'est le ciel qui m'a protégé... Ah ! qu'il verse ses bienfaits sur celui qui n'a interrogé que son cœur et la nature. (*Quelques mesures de musique*) Qu'entends-je !

SCENE IX.

Mad. GUITON, CÉLESTINE, UNE ROCHELOISE. Autres Rocheloises formant des groupes autour de madame Guiton.

(Il doit nécessairement y en avoir un à la droite de Mad. Guiton, et Célestine est à sa gauche.)

LA ROCHELOISE, *à la droite de Mad. Guiton.*

C'est auprès de vous, madame, que nous venons chercher des consolations que nous ne pouvons trouver parmi nous ni dans le sein de nos familles. Vous connaissez nos malheurs puisque vous les partagez; mais en vous armant de cette fermeté que vous avez déjà montrée ce matin dans la chambre de la mairie, vous parviendrez à fléchir votre époux. Souffrirez vous que des scènes plus affreuses s'ouvrent à vos yeux? Elevez la voix, vous les préviendrez, et nous devrons à votre bienfaisance, à vos vertus, notre conservation et celle du peu de parens et d'amis que nous avons encore le bonheur d'embrasser.

Mad. GUITON.

Ah! que puis-je faire, quand la plainte m'est interdite!

LA ROCHELOISE.

Dites un mot, et vous verrez le peuple se serrer autour de vous.

Mad. GUITON.

Moi, je souleverais le peuple contre Guiton! dès que mon sort est uni au sien par des nœuds indissolubles, je dois le défendre comme ma propre personne. Si une main homicide se levait sur lui, je recevrais le coup qui lui serait destiné.

LA ROCHELOISE.

N'ayez aucune crainte.

Mad. GUITON.

Pouvez vous répondre d'une cité entière?

LA ROCHELOISE.

Nous formerons un rempart autour de Guiton. Ah! ne soyez pas insensible aux prières de tant d'infortunées, (*elle indique toutes les femmes.*) qui n'ont pour toute nourriture, que les

larmes de la misère. Venez au milieu de nous, les soldats, et le peuple déposeront à vos pieds des armes qu'ils n'ont jamais déshonorées.

Mad. GUITON.

Je n'abandonnerai point mon époux.

LA ROCHELOISE.

Songez à cet enfant. (*Madame Guiton fait un mouvement de douleur.*) C'est le dieu des miséricordes qui veut, qu'en sauvant cette innocente créature, vous déchiriez le voile ensanglanté qui couvre la Rochelle.

SCENE X.

Mad. GUITON, CÉLESTINE, UNE ROCHELOISE, etc. et GUITON, *entrant par la droite du spectateur, en montrant la plus grande surprise.*

Mad. GUITON, *à part.*

Quel trouble s'empare de moi !

LA ROCHELOISE, *à genoux ainsi que les autres femmes.*

Nous vous en conjurons à genoux, suivez nous, suivez nous, madame.

Mad. GUITON, *avec l'accent de la plus vive douleur.*

Laissez-moi !... laissez-moi !

LA ROCHELOISE.

Nous parcourrons ensemble les places publiques, nous engagerons ceux qui veulent la continuation de la guerre à ne point s'agiter, et nous forcerons Guiton d'ouvrir les portes de la ville.

GUITON, *avec force, en s'élançant entre sa femme, et la Rocheloise.*

Non, je ne les ouvrirai pas.

LA ROCHELOISE, *se levant précipitamment et se jettant vers le groupe qui est à la droite de mad. Guiton. Les autres femmes doivent aussi se lever; vivement à part.*

O ciel, Guiton !

Mad. GUITON, *vivement, à part.*

Mon époux !

GUITON, *à la Rocheloise, en tirant son poignard.*

Femme audacieuse, tu vas périr !

(Guiton veut frapper la Rocheloise ; mais sa femme l'arrête , et le groupe, à la droite de madame Guiton, entoure la Rocheloise. Tout cela se fait dans le même instant. Un coup de canon, étonnement, un autre coup , stupeur. Le groupe qui entoure la Rocheloise forme tableau.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE

GUSTAVE.

Capitaine , de nombreux bataillons se dirigent vers nos murs , d'autres menacent le bastion de l'Evangile. Tout est disposé pour faire front à l'orage , mais votre présence est indispensable.

GUITON, *avec fureur.*

Je vous suis. (*Il sort en jettant des regards menaçant sur toutes les femmes. Gustave sort aussi.*)

SCENE XII.

Mad. CUITON , CÉLESTINE , toutes les Rocheloises.

Mad. GUITON.

Le ciel l'a donc prononcé cet arrêt irrévocable qui va nous plonger dans les ténébres. (*toutes les femmes fléchissent le genoux.*) O toi, souverain juge de tous les peuples, dont la puissance se manifeste dans tout ce qui frappe nos regards , dans tout ce qui sert à nous animer ; donne nous une éternité de bonheur ! si nos enfans échappent au fer qui va trancher nos destinées , gouverne leurs pensées , leurs actions , et fais , que dans cette vallée de douleurs, la vertu ne les abandonne jamais.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE, DAUBONNEAU.
Soldats anglais , Rochelois , Soldats de Richelieu.

(Coups de canon qui augmentent progressivement pendant toute la scène. La générale bat. Fusillade au dehors. Les femmes effrayées, courent de côté et d'autres. Gustave arrive avec des soldats , et les place au bas des remparts et devant la brèche.)

Mad. GUITON, *dans le bruit, tenant toujours son enfant dans ses bras.*

Plus de faiblesse , allons mourir parmi les combattants.

(Apeine madame Guiton est-elle entrée dansla coulisse, à la droite du spectateur, qu'on voit arriver, par le même côté, traverser le théâtre, et entrer dans les coulisses de la gauche, des soldats blessés, soutenus par des femmes. Pendant ce temps là les soldats qui sont devant la brèche, et au bas du rempart, se battent, pour s'opposer à l'escalade.)

Gustave arrive par la droite du spectateur, entre deux soldats de Richelieu qui le terrassent; du même côté, vient ensuite Guiton également poursuivi, et terrassé au milieu du théâtre; sa femme s'élance des coulisses et va se jetter sur lui, pour le préserver. Dans le même instant Daubonneau paraît blessé et soutenu par Célestine. Les femmes vont au pied du rempart se jetter à genoux devant un peloton de soldats qui tiennent sur elles le sabre levé.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, RICHELIEU, BASSOMPIERRE, SCHOMBERG.

RICHELIEU.

Malheureux, vous allez subir le châtiment que vous mérités! (*mouvement général d'effroi.*) soldats que le fer et la flamme...

(Les soldats de Richelieu lèvent tous le sabre sur les femmes, sur Guiton, Daubonneau et Gustave.)

Mad. GUITON, *avec son enfant, allant précipitamment se jetter aux pieds de Richelieu, toutes les autres femmes doivent aussi se jeter à genoux. Tableau.*)

Epargnez mes concitoyens, et ne frappés que moi! (*Richelieu, en appercevant l'enfant, fait un mouvement très-vif de surprise, et fixe vivement Bassompierre.*)

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, un COURIER.

(On entend au dehors sonner de la trompette, et le courier arrive précipitamment.)

LE COURIER, *remettant un paquet à Richelieu.*

Grace! grace! grace!

RICHELIEU, *après avoir ouvert le paquet.*

Rochellois, le gouvernement vous soustraits à la punition que les loix de la guerre infligent aux rébelles. (*la joie s'épa-*

nouit insensiblement sur toutes les figures.) il vous accorde la liberté de votre culte ; mais vous serés désarmés, vos fortifications seront détruites, et vous renoncerés à tous vos privilèges.

GUITON.

Nous accorder la liberté de notre culte, c'est nous rendre à la mère-patrie ; pénétrés de reconnaissance pour un tel bienfait, les Rochelois seront toujours aussi bons soldats contre les ennemis de la France, qu'ils l'ont été sur leurs remparts.

RICHELIEU.

Comme homme, je vous plaignais ; mais comme généralissime, je devais remplir mon devoir. Je vais vous faire distribuer des vivres, et ordonner que les secours les plus prompts soient portés aux malades et aux blessés. Faites que la paix et l'union règne toujours parmi vous, et n'oubliez jamais, que quiconque se soulève contre l'autorité, est tôt ou tard humilié, chargé de fers, et l'opprobre de ceux qui l'ont excité à la révolte.

(*Les Rochelois et Rocheloises forment différens groupes.*)

Tableau général.

FIN.